

C. F. LANDRY

**Le merle
de novembre**

roman

nrf

GALLIMARD

1891





**LE MERLE
DE NOVEMBRE**

C. F. LANDRY

Le merle de novembre

roman

nrf

GALLIMARD

5^e édition

Il a été tiré de cet ouvrage treize exemplaires sur vélin pur fil Lafuma-Navarre, dont dix exemplaires numérotés de I à X, et trois exemplaires hors commerce marqués de a à c.

Tous droits de reproduction, de traduction et d'adaptation réservés pour tous pays.

Copyright by Librairie Gallimard, 1946.

A MARIE-MADELEINE

*Les petites filles ont besoin d'un monde
plus beau que le nôtre.*

I

Irénée regardait à gauche, puis à droite, puis, sans même qu'il le sût, devant ses pieds. Chaque coup d'œil ne durait certes qu'une fraction de seconde, mais ensuite, et selon l'importance des choses vues, la pensée se répondait à elle-même, durant un temps plus ou moins long. Ainsi, lorsque Irénée regardait devant ses pieds, la pensée ne suivait pas. Certes, il faut savoir où poser le pied, mais il y a si longtemps qu'on n'est plus cet enfant hésitant, qui n'ose aller seul, en quelques pas chancelés de matelot, jusqu'aux bras ouverts de la maman; les pieds savent se choisir un chemin; c'est à peine s'ils ont besoin de l'œil; ils iraient, ils ont été tant de fois, même de nuit. Il a fallu marcher aussi, en portant avec soi, et tout neufs comme des brûlures, tant de malheurs... Non, les pieds n'ont guère besoin du regard. Ils font leur dur métier de pieds,

hésitant un peu, pour mieux poser, comme le pas de nos mulets.

Lorsque Irénée regardait le talus ou la pente, la pensée faisait écho, longuement.

Il y avait encore, sous des buissons brûlés d'hiver, des morceaux de neige, humble et salie de tout ce qui tombe du ciel, de tout ce qui vole avec le vent. C'était une neige frangée de brun, saucée de terre, et sans éclat, comme un morceau de sucre mouillé.

Irénée revoyait le pays tout entier pris dans ce silence extraordinaire qui tombe à tout petit bruit, pendant des heures, et parfois même pendant une nuit, un jour, et encore une autre nuit. La neige qui tombe fait du bruit. Il avait dû savoir cela, tout petit, et puis, il l'avait oublié, comme un des beaux secrets de l'enfance; et plus tard, il l'avait rerouvé, à trente-huit ans, une fois qu'il était seul.

La neige fait un tout petit bruit en tombant. C'est bien plus discret que les mille petits becs de la pluie, qui picore une toiture. Dans le fenil, celui qui entend la pluie se sent homme, et se sent chez soi. Dans la chambre du haut, celui qui entend la large et belle pluie nocturne se sent assuré de sa vie. Mais la neige... Celui qui en découvre le mystérieux frôlement, il faut qu'une douleur l'ait écorché; il faut qu'il ait les nerfs tout à nu; et lorsqu'il peut entendre ce bruit à peine chuchoté, il ne se sent pas homme, comme celui qui écoutait

la pluie sur sa toiture, il se sent seulement un petit tas de chair, menacé de partout. Le ciel qui neige est implacable. La neige qui tombe est légère, mais elle a tout son temps pour tomber. C'est dans de tels moments qu'un homme peut sentir l'écrasante patience du monde.

Irénée touchait à cette vieille découverte du bruit de la neige. Il voyait alors bien d'autres choses encore, d'un coup. Le souvenir est toujours appelé par un détail de rien, une odeur, un petit bruit, trois notes, un bout d'étoffe. Il voyait ce qu'il avait fallu souffrir dans cette trente-huitième année, et dans les années précédentes, pour en arriver à entendre le si mince bruit de la neige.

Et tout en marchant, il relevait assez fièrement les épaules. L'être est ainsi fait qu'il se sent plein d'une fierté tardive, lorsqu'il repense à ses vieux malheurs. Irénée se disait obscurément : « J'ai tenu. Je suis encore là. Plus de quatorze ans ont passé depuis et me revoilà, solide au poste. » Il est doux de se retrouver soi-même, compagnon fidèle, et deux hommes dans un seul homme dialoguent tout au long d'une vie, l'un geignant, et l'autre lui donnant des bourrades, par courage : « Allons, vieux, nous tiendrons ! Allons ! Allons !... »

Irénée revenait furtivement à sa vie passée. Il était prudent. Il ne se racontait pas ses vieux malheurs. Il y faisait juste allusion, pour se sentir mieux, aujourd'hui. Il évitait de voir

en face les cicatrices. Mais une chose était bien claire. Il pensait avoir tiré une leçon, de tout ce qu'il avait souffert. « A tout le moins, pensait-il, j'ai eu la chance d'en réchapper... Jamais plus, je n'y serai repris. »

Puis, il donnait un coup d'œil à la pente. Le sentier longeait parfois un bon à-pic, puis rentrait dans une pente, bien inclinée, comme une toiture, et l'hiver en avait laissé l'herbe jaunie, qui se rebellait par touffes, comme une tignasse.

Irénée voyait au-dessous de lui la forêt, grise, mais d'un gris qui ne trompe pas un bon œil, d'un gris qui déjà s'éclaire et se fonce, ensemble, du miroitement des écailles, et du brun des bourgeons.

Dans les pentes vides, aussi, le ton était indéfini, bien avant le vert, mais promettant le vert. Le torrent avait un lit beaucoup trop large pour lui, et blanc, vu d'en haut. C'était tout gravier. Le premier printemps ne donne pas d'eau. Il faudra la fonte, très haut, sur les montagnes. Mais dans les vallées, bien que la terre soit comme une éponge, et que l'eau brille un instant, là où le pied vient de poser, les champs gardent pour eux toute leur eau de fonte, jalousement.

Alors, avec ces quelques indications, Irénée se sentait engagé dans tout un programme. Un homme qui a vécu voit ce qu'il voit, mais, de surplus, ce qui ne se voit pas immédiatement par les yeux. Puisque ici, la forêt pro-

mettait le bourgeon, puisque dans la terre trop pleine d'eau, la petite salade déjà pointait, sûrement qu'en bas, dans les coteaux pierreux, la taille pressait.

« Ce qui est beau dans la vie, se disait tout subitement Irénée, tiré au loin par ces vignes entrevues, ce qui est beau, dans la vie, c'est qu'on est tout entier dans plusieurs affaires tout à la fois. » Il éprouvait une joie confuse mais forte, de se dire s'il était sur le sentier, qu'il s'en allait au village, et dans le même temps, qu'il avait été cet homme souffrant dans son cœur quatorze ans plus tôt, et cet homme qui, dans quelques jours, n'ayant plus que la chemise aux épaules, et la flanelle dessous pour essuyer la sueur, serait penché sur les souches.

Il voyait par avance la porte de la capite, quand il y mettrait la clef. On retrouve les choses. Et de plus, elles sont toujours neuves. Il y aurait une touffe de mouron bleu dans la muraille, un lézard auprès des feuilles sèches, au pied du mur, des mouches lourdes encore, la ferrure serait chaude, quand la main glisse la clef, et que le dos de main appuie contre la garniture du trou... Et sous la porte poussée, il y aurait une trace humide, un peu de sciure de gourgoussons, et des cloportes qui se roulent en boule.

Il savait quelle fierté un peu triste le prendrait, quand il ressortirait de la capite, un

sécateur en main, et que, durant un instant, il demeurerait sur le seuil à voir, dans le contre-jour toutes ces souches qui attendaient l'homme, pour ne pas dégénérer, pour ne pas s'en retourner à vigne demi-sauvage d'abord, et à vigne tout à fait folle, ensuite, si on leur en donnait le temps.

Il reverrait, dans son geste, le geste du père avant lui. Le geste de tous ces vieux qu'il avait vus, gamin, sortir de leur cabanon de vigne, et s'attarder un instant sur leur seuil, comme il le ferait. C'est qu'un jour vient, pour chacun, où la vie se lit mieux, et où l'on apprend la modestie. Un jour vient où celui qui taille sa vigne cesse de dire « ma » vigne. A partir de ce moment, il ne dira plus jamais « ma » vigne, mais seulement, je vais à « la » vigne. C'est devenu pour celui qui le comprend, une entité : *la vigne*, comme on dit *le travail* et plus *mon travail*. C'est devenu *la vigne*, cette terre plantée de souches, bordée de murs, et que le père avant nous appelait modestement « la » vigne, et que le grand-père avant lui appelait « la » vigne, avec ces renoncements qui ne manquaient pas de grandeur, mais qui sont surtout la soumission apprise.

Irénée sourit tout en marchant. Lui aussi avait dit, durant des années et des années, « ma » vigne, « mon » vin. Il savait, maintenant, qu'on ne doit utiliser le possessif que pour des choses mortes; mon bois, mes casse-

roles... Le reste?... Eh bien, le reste nous échappe. Dit-on : « mes » mouches, « mes » lézards ? Il faudrait aussi dire : « ma » grêle ? Tout le reste donc vient de Dieu... Il avait aussi cru pouvoir dire (et, de toutes les souffrances, c'est la plus grande), « ma » femme. C'est la malédiction de l'homme : tout ce qu'il aime lui échappe. Cette femme dont il avait fallu tant souffrir, sachant qu'elle n'était pas à lui seul ; et ensuite, quand elle aurait compris (disait-elle), c'est un petit coup de froid après une petite sueur, et c'est aussi un petit tertre d'herbe.

« Je me demande, disait-il aussi, tout en marchant d'un bon pas, je me demande quelquefois ce que nous aurons eu. » Il éprouvait encore, à son âge, des besoins de certitude. C'était comme un mal qui va et qui vient, qu'on ne sent pas, durant longtemps, mais qui s'annonce à nouveau qui s'invite en vous. Je suis le rhumatisme de ton bras. Il y a longtemps que je n'étais venu te voir. Eh bien, cette fois, je m'invite pour quinze jours. Et le quinzième jour il s'en va.

De même, ce mal obscur qui est le besoin de certitude. Durant des mois (les mois de gros travail) — rien. Tout marchait bien. Irénée pouvait se dire : « Je suis guéri. » Ceux qui le voyaient pensaient : « Ce bougre d'homme, le temps n'a pas de prise sur lui. » Les temps de totale inaction (pour autant qu'il y en a

une série, ce qui est rare), Irénée ne les craignait pas; il était averti; il s'occupait, il avait soin de penser à autre chose. Il savait se défendre.

Mais voici qu'il est encore d'autres époques; ainsi, ce premier printemps qui est un tout petit enfant, à l'âge où les petits enfants posent tellement de questions, et veulent connaître le pourquoi de tout, même où il n'est pas de pourquoi, ni de réponse.

Et sur ce sentier, la neuve saison marchait, trottait aux côtés d'Irénée, disant, de sa petite voix : pourquoi est-ce que l'homme ne peut rien posséder qui soit à lui ? Est-ce que vraiment, jamais, jamais, tu es bien sûr, jamais; l'homme ne peut posséder rien qui soit à lui ? — Ah ? tu es sûr... Non, Irénée n'en était pas sûr. Dans les rares fois où il laissait la voix venir jusqu'à lui, il était toujours tenté de répondre, il répondait toujours confusément : il doit bien y avoir, quelque part, quelque chose qu'on finira par posséder. Sinon... et il crachait au sol. Ce qui voulait dire clairement : « ah, si vraiment rien ne nous est donné, jusqu'à la fin, je crache sur cette vie. »

Il y avait, dans les arbres, un souffle de vent très léger. Des nuages se formaient et se défaisaient ensuite en écharpes, ce qui voulait dire que, là-haut, les airs étaient bien plus violents.

Une fauvette, sans jamais voler, se faufilait parmi les ronces de l'autre année. Un rouge-gorge regarda l'homme venir, et ne s'envola pas. C'est une bestiole qui s'en vient jusqu'à vous, lorsqu'on bûchonne à la forêt, qui aime la compagnie de l'humain, et qui pousse de temps à autre un cri égal.

Parmi des feuilles pourrissantes, il y avait des primevères, la fleur poussée contre le sol, sans aucune tige. Irénée les regarda au passage, et d'autres souvenirs bien plus anciens lui revinrent, qui maintenant ne faisaient plus mal. Il revoyait le gamin qu'il avait été, et sa pauvre mère, quand il lui apportait la première motte de primevères, serrées dans les petites mains rouges. Elle mettait la plante dans une assiette creuse, avec un peu d'eau, sur l'entablement profond de la petite fenêtre. C'était une toute petite fête, mais une fête cependant, qui revenait, chaque année, comme la Noël.

Il y a donc un moment où l'on a si fort espéré la joie, qu'un rien vous est joie. A peine après avoir appris à marcher, on apprend aussi que la primevère n'a pas de parfum, mais sent bon la terre, la terre folle du printemps qui revient. Et puis, ceux qu'on aimait nous quittent. Ils ont gagné leur repos. Ils s'en vont, dans cette terre qui sent si bon.

Pendant toute une vie, ils ont peiné. Ils en ont attrapé des mains qui ne s'ouvrent ni ne

se ferment plus tout à fait, comme des charnières faussées, forcées. Ils en ont attrapé des dos qui ne se courbent ni ne se relèvent. Leurs yeux ne pleurent plus, et cependant une lente larme est au bord. Il y a un pauvre rire dans leur face, un rire involontaire. On ne sait plus très bien, à les voir, si vivre est seulement ridicule, ou si vivre a sa grandeur. Et de tout leur ouvrage, il ne reste pas trace.

Ils vous passent, de la main à la main, la vigne et le sécateur pour tailler la vigne, le mulêt, les grands fûts, la maison du vignoble.

Ils vous passent l'acte qui vous donne un pan de forêt ils vous donnent la hache pour y bûcheronner votre bois de feu... Alors, après avoir voulu être propriétaire, on comprend brusquement qu'ils vous auront surtout cédé la tâche qui fut la leur, leur place devant le travail, et qu'il va falloir pomper durant toute une vie, dans ce navire qui fait eau. Il y a que vivre est une cadence, une cadence monotone. Nos petits moulins sur les rivières font aussi ce bruit de clouer, de clouer dans le vide.

Irénée dépassa quelques arbres qui poussaient une pointe jusqu'au sentier, des arbres venus bien avant de la forêt, et comme assurés de son appui, dans leur démarche d'éclairés. Leurs racines pelées par le sentier avaient de grosses cicatrices calleuses. Et quand il eut dépassé ces arbres, il se trouva marcher pour quelques pas dans un souple silence. C'est





ROMANS, NOUVELLES

Janvier-Juillet 1943

MARC BERNARD

Vert-et-Argent suivi de Portrait de M. Denis

MARCEL BÉALU
L'Expérience de la Nuit

PAUL BODIN
Anne-Marie

JOË BOUSQUET
Le Médisant par Bonté

HENRI CALET
Le Bouquet

LUCIEN CHAUVET
Noroît

JEAN CHAVILLON
La petite École rurale

ANDRÉ CHAMSON
Le Puits des Miracles

MARIE-ANNE COMNÈNE
France

JACQUES DEBU-BRIDEL
Déroute

MARGUERITE DURAS
La Vie Tranquille

ARTHUR FRASNE
Rhapsodie

PIERRE HERBART
Alcyon

JEAN JAUSION

Un Homme marche dans la Ville

PIERRE LAFUE

PATRICE ou *L'ÉTÉ DU SIÈCLE*. — I. — Le Sacrilège

JACQUES LEMARCHAND

Parenthèse

Geneviève

MOULOUDJI

Enrico

(PRIX DE LA PLÉIADE 1944)

DENIS MARION
Si peu que rien

LOYS MASSON
L'Étoile et la Clef

JEAN MECKERT
La Lucarne

CHARLES-LOUIS PARON
Zdravko le Cheval

RAYMOND QUENEAU
Loin de Rueil

C. F. RAMUZ
La Vie de Samuel Belet

RENÉ ROGER
Le Diapason de l'Orage

SIMENON
L'ainé des Ferchaux

HENRI THOMAS
La Vie ensemble

MAURICE TOESCA
Jeux de Vie, Jeux de Vilains

LOUISE WEISS

LA MARSEILLAISE. — I. — Allons, Enfants de la Patrie

GUILLAUME WQDLI

Ceux de la Bonne Auberge